

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 21 DECEMBRE 1849.

No. 27.

### CONCILE DE VIENNE.

(Voir les Nos. 17, 25)

Suite.

Progrès ! progrès ! Voilà le cri de guerre du jour. L'Eglise catholique connaît et honore le progrès. Elle a reçu sa science et son pouvoir aux pieds de celui qui a dit : "Soyez par faits, comme votre Père céleste est parfait. (Matth. v, 48)" Le chrétien digne de son titre voit auprès du trône du Très-Haut sa patrie et la brillante destinée qui l'attend ; mais cette vie passagère de son pèlerinage sur la terre est pour lui d'un prix inestimable. Car c'est le temps où il doit glorifier le nom de son divin Rédempteur, lui prouver sa fidélité en marchant sur ses traces et en aimant avec lui. (Luc. xi, 23.) C'est pourquoi tous les efforts du vrai chrétien tendent à progresser journellement dans la vraie perfection, à progresser journellement dans la connaissance de son Dieu et de la tâche qui lui a été imposée sur la terre, dans l'amour de celui qu'il espère de voir un jour face à face ; enfin, dans les divers sacrifices de son dévouement pour tous ceux qui ont été rachetés par le précieux sang de la réconciliation. Lorsque sa vocation le demande, il fait voir qu'aucun effort ne lui coûte pour arriver à la perfection dans les connaissances et l'habileté qui ont un but terrestre. Il a devant ses yeux cette parole du Saint-Esprit : "Maudit soit celui qui fait l'encre du Seigneur négligemment (Jér. xiv, 10), et l'accomplissement de chaque devoir est pour lui l'œuvre du Seigneur, car il s'inspire de l'esprit de l'apôtre qui dit : "Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. (Cor. x, 31)" L'Eglise catholique qui est établie pour faire tourner au profit commun de l'humanité la doctrine de la perfection, applique aussi la règle de la perfection à ses propres institutions et lois. Elle se reconnaît obligée de tout ordonner, de tout disposer selon la nature et les circonstances du temps, pour étendre, pour consolider sur la terre le royaume de Dieu. Elle profite de chaque conséquence logique qui a subi l'épreuve de l'expérience, de chaque conquête véritable de la science, pour inculquer plus profondément dans les cœurs la doctrine du salut, pour faire fructifier dans des cœurs toujours plus étendus les mystères de Dieu, pour prévenir l'erreur, pour démasquer le mensonge, pour commander aux passions. A l'égard des hommes d'élite qui se sont voués à son service dans le saint ministère, elle s'applique particulièrement, dans son incessante sollicitude, à les armer du bouclier de la foi auquel viennent expirer les traits enflammés du malin esprit ; du casque du salut, et de l'épée spirituelle qui est la parole de Dieu. (Ephés. vi, 16-17)

Tel est le modèle de la perfection que, dans nos délibérations, nous avions devant les yeux comme la règle de chacun de nos desirs, de chacune de nos résolutions. Aux jours qui ont précédé nos récents changements politiques, l'Eglise catholique, dans les Etats d'Autriche, pouvait se plaindre à bon droit de plus d'un grief. Chacun de ces mouvements était gêné par les entraves d'ordonnances de toute espèce. Des obstacles presque insurmontables s'opposaient à ses relations avec le Saint-Siège. L'Evêque ne pouvait adresser à son trou-

peau un seul mot d'exhortation sans le consentement des autorités civiles. Le secours puissant de la presse, pour vivifier les bons sentiments, pour leur donner une direction utile était à peu près interdit aux chefs de diverses Eglises : car toute discussion de questions qui avaient de plus le caractère d'actualité, leur était entièrement interdite, dans quelque sens que ce fut. Le législateur étendait sa main de fer sur tous nos actes publics. Il s'ingérait même de régler le culte dans les détails les plus minutieux, et se mettait en matière de mariage en opposition directe avec les lois de l'Eglise. A la vérité, depuis longtemps il se manifestait en général une tendance d'aplanir, ou au moins de pallier, dans la pratique, le désaccord qui existait entre les lois de l'Eglise et le système suivi par le pouvoir public en Autriche. Quelques-unes de ces dispositions si gênantes tombèrent à peu près en désuétude ; la plupart furent mitigées dans leur application. Mais ce que l'Eglise a le droit et le devoir d'exiger, elle ne saurait l'accepter en partie seulement, et comme une grâce qui dépend de l'appréciation variable de l'officier public. En attendant la loi toujours en vigueur, demeurait suspendue sur nos têtes ; et lorsqu'on s'y attendait le moins, elle s'exécutait de la manière la plus rigoureuse. Les exceptions et les adoucissements étaient comptés à l'Eglise comme des faveurs du plus grand prix ; ils étaient représentés comme une atteinte portée au progrès des lumières par le parti qui veut une liberté illimitée pour lui-même, et pour ses projets, et l'esclavage pour tous les autres. Nous espérons que l'ordonnance du 1 mars aura mis fin à cet état de gêne, du titelle et d'oscillations, et tous nos efforts ont pour but de ramener en Autriche les lois ecclésiastiques à leur plein et libre exercice.

Mais l'Apôtre dit : "Epreuvez tout, et admettez ce qui est bon. [1 Thess. v, 21]" Plusieurs des dispositions prises par l'autorité civile, en sortant toutefois de sa légitime sphère d'action, sont utiles en elles-mêmes, et auraient été également adoptées depuis longtemps par l'autorité ecclésiastique, si celle-ci avait été libre dans ses mouvements. Nous voulons bâtir, et non démolir, nous voulons améliorer, et non changer. Nous nous sommes par conséquent fait un devoir de transporter ces ordonnances dans le domaine de l'Eglise, de les revêtir de la sanction de l'Eglise, de les animer de l'esprit de l'Eglise, afin que, pénétrées de son souffle, elles produisent la crainte qui donne la vie éternelle. En désirant que le pouvoir civil, comme protecteur de tous droits, honore et garantisse ceux de l'Eglise catholique, nous honorons, nous disciples du grand Apôtre, l'autorité qui a été donnée au même pouvoir pour maintenir les liens de la société ; nous honorons également les droits que le souverain catholique a acquis dans l'Eglise à titre de fils insigne de l'Eglise. En même temps nous rendons hommage avec reconnaissance aux prudents et bienveillants regards dont avait à se féliciter l'Eglise dans notre patrie, même dans les jours où elle voyait à sa bienfaisante activité opposée à toutes sortes de préjugés et d'omnipotences. Les droits très-nombreux de patronage appartenant au Souverain étaient presque toujours exercés avec un soin scrupuleux de ménager les intérêts de l'Eglise, et par là on la

mettait à même non-seulement de tenir à l'écart les sujets indignes et incapables, mais de confier aux plus dignes les fonctions auxquelles les appelait leur propre mérite et l'avantage de l'Eglise.

La doctrine du christianisme est la vérité ; elle est immuable comme le Très-Haut qui, dans sa bonté infinie, a daigné nous la révéler. Les constitutions au moyen desquelles l'Eglise s'applique à répandre dans le monde la vérité et la grâce, sont dans leurs points essentiels, conformément au précepte du Seigneur, appropriées à tous les temps ; car au fond l'homme demeure toujours le même ; il suit de là que les principes fondamentaux qui servent de guide à l'homme dans le chemin de la vie, ne peuvent pas être sujets à des changements. Mais la forme de la civilisation et la disposition générale des esprits, sont variables de leur nature ; et comme l'Eglise a mission de chercher ce qui s'est perdu de la maison d'Israël [Luc xix, 10.] il faut qu'elle trouve un remède pour chaque maladie, et qu'elle fasse servir chaque progrès, en lui donnant une bonne direction, à l'avancement du règne de Dieu. C'est pourquoi elle a reçu le pouvoir d'accorder avec les besoins du temps, par de sages règlements, des principes qui n'en demeurent pas moins la règle constante de sa conduite. Nous avons pesé minutieusement les mesures qui dans ces jours d'orage pourraient contribuer au salut des âmes ; nous aviserons, dans des Conciles provinciaux, aux besoins particuliers de chacune des provinces ecclésiastiques. Nous nous adresserons aussi à vous, nos chers coopérateurs et amis, nous écouterons favorablement vos desirs, et nous sommes disposés à mettre à profit les fruits de votre expérience et de votre sagesse pastorale. Dans le cas où des modifications soient trouvées nécessaires dans l'application des lois de l'Eglise, ou qu'elle demandât une définition plus précise, nous porterons respectueusement au pied de la chaire de saint Pierre nos prières et nos propositions ; et là où réside l'unité du sacerdoce, nous solliciterons l'approbation et la sanction de nos décisions.

Nous n'ignorons pas que plusieurs de ceux qui se posent en libres penseurs attendent de nous tout autre chose qu'un semblant de l'attente. En Autriche, les voix du blasphème, qui s'attaquent directement à Dieu et à son Eglise, n'osaient s'élever que sous la protection des barrières ; elles devinrent innettes aussitôt que le flot écumant de l'anarchie se fit briser contre la digne d'airain de la force armée. La maison souveraine sert avec un cœur fidèle le Seigneur, son Dieu, qui n'a pas trompé sa confiance, et la couronne impériale ornée d'une tête qui a appris à se courber devant le Très-Haut. La grande majorité du peuple regarde encore vers la croix avec toute la ferveur de la foi et met son espoir dans le nom dans lequel seul il nous est donné d'arriver au salut. C'est ce qui est aussi que ceux pour qui la croix est une folie prennent un déton. Ils adoptent un mot qui a retenti de loin jusqu'à nous, de l'Eglise de saint Paul, réitérant : Il faut respecter l'Eglise, mais s'approprier sa hiérarchie. Ils déclarent, en conséquence, que les temps exigent impérieusement que les Evêques, s'ils ne renoncent pas positivement à leur autorité, ne l'exercent que sous de certaines conditions qu'ils articulent, conditions qui rendraient impossible le gou-

vernement de l'Eglise. Mais la dignité épiscopale est un dépôt sacré, et chacun de ceux à qui il a été confié doit un jour en rendre compte au Seigneur. Ce ne serait pas bien de le dissiper pour recueillir la trompeuse récompense des applaudissements d'un court instant. Celui qui a dit à ses apôtres : "Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie de même (Jean, xx, 21)," a institué la dignité dont nous portons le fardeau. Il l'a instituée pour la perfection des saints, pour l'exercice du ministère, pour l'éducation du corps de Jésus Christ" (Eph. iv, 12) et elle durera "jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'un même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude de Christ" (Eph. iv, 13), c'est-à-dire jusqu'à ce que l'Eglise militante dépose les armes, après le combat fini et entre dans l'Eglise triomphante pour recevoir la rémunération éternelle.

L'Eglise est chargée de tenir les hommes soulevés au-dessus des vagues des passions terrestres ; voilà pourquoi il ne faut pas qu'elle se laisse emporter elle-même par l'impétuosité du courant. Il lui incombe de publier la parole de celui qui est le même à jamais ; à cause de cela il faut qu'elle se tienne bien au-dessus des systèmes prétextés et variables du jour. La première révolution française a retracé en traits sanglants, gigantesques, aux yeux de quiconque ne refuse pas de voir ce que portent dans leur sein les lumières qui insultent à la vérité éternelle, et où est le terme du progrès que les ennemis de Dieu et de son règne ont sans cesse à la bouche. Les abominations et les excès frénétiques qui plougeaient dans le délire la France entière ne sont pas encore voilés de l'ombre d'un passé éloigné. Encore maintenant, des hommes convulsés par nous qui furent témoins oculaires comment l'arier triangulaire remplissait son affreuse mission, comment les mariages républicains réalisaient une pensée de l'enfer. Mais quand l'homme abandonne Dieu, il perd toute mesure, même pour les choses de la terre ; les ténèbres l'enveloppent ; parce que la vraie lumière ne l'éclaircit plus. De nos jours, les sectarismes et les folies proviennent de l'ancienne semence de la perversité surgirent de nouveau et furent saluées avec enthousiasme comme l'aurore d'un âge d'or, par ceux qui s'imaginaient d'être à la tête du progrès. C'est un Français qui a dévoilé en termes clairs et nets le véritable secret caché au fond du cœur des ennemis de la foi. L'homme, telle est la rigoureuse conséquence de son manifeste, "l'homme ne vit que pour attirer à lui pendant le court espace de temps qui lui est accordé, le plus qu'il peut des biens de ce monde. La croyance en Dieu fait obstacle à ce que nous courions par toutes voies et à tous moyens après les plaisirs de la vie et à ce que nous fuyions les misères de cette vie. Par conséquent, Dieu est le mal, et la croyance à Dieu, l'ennemie de l'humanité." A la vérité, les chefs de file de la révolution allemande ne s'arrêtaient, d'après la nature même des choses, enclétrant sur les blasphèmes de ce Français, mais ils savent parfaitement le surpasser en fait de rage aveugle. Ils lancent des blasphèmes frénétiques contre le ciel, semblables à ces sauvages qui décochent leurs flèches contre le soleil. Mais il ne s'agit pas

seulement de la religion ; on ne se déchaîne contre elle avec tant de fureur que parce qu'on désespère de bouleverser l'ordre social tant que l'on n'aura pas pu le priver de la puissance protectrice de la foi. Il faut que tout ce qui est sur pied soit renversé de fond en comble : l'Eglise, l'Etat, la société domestique, et toutes les institutions sur lesquelles se fonde l'Eglise, l'Etat et la famille, ainsi que la civilisation et toute la vie humaine sont vouées à la ruine. Rien, absolument rien, ne doit rester sinon les immenses débris de la destruction générale, dont ils se proposent de construire à leur aise des cabanes.

Sans doute ils ne sont nombreux ceux qui se rendent de tout leur cœur l'écho du dernier mot, de la conséquence obligée du progrès : car la conservation de la vie et de la honneur donne lieu à de sérieuses réflexions. Mais nos très-grands fous continuent à plier le genou devant l'idole de ce progrès ; laquelle, si elle arrivait à son entier développement, se convertirait en un vrai Moloch, et consumerait dans ses bras d'airain rongi par les flammes qu'il renferme, ses adorateurs et les enfants de ses adorateurs. "Tous se sont égarés et sont devenus inutiles." (Ps. xiii, 3.) Inutiles et inopposables même pour la défense de leurs avantages temporels, auxquels ils aspirent si ardemment, et qui sont l'objet de toutes les pensées de leur cœur. Ils cessent l'héno qui, déjà, ouvre sa gueule pour les dévorer. Ils allument le feu qui doit incendier leur propre maison. Et tout cela, au nom "des lumières" et de progrès appropriés à siècle, et de "l'horreur de l'obscurantisme."

C'est pourquoi, rangez-vous près de nous, vous sans qui nous ne pouvons rien, vous pères du peuple, dispensateurs des mystères de Dieu. Grande est en tout temps la vocation du prêtre, mais, de nos jours, elle est grande plus que jamais. Un paganisme nouveau s'avance en Europe, semblable à un nuage sombre, gros d'orages ; paganisme pire que celui qui offrait ses sacrifices sur les autels de Jupiter et de Wodan. (1) Les nouveaux adorateurs du ciel entreprennent d'extirper entièrement de l'humanité la conscience de sa relation, Dieu. Mais comme l'âme, créée à l'image du Très-Haut, ne s'arrête en aucune façon se soustraire au besoin de voir un être suprême quelconque au-dessus d'elle, les novateurs tachent de lui présenter un culte idolâtrique ; les simulacres de la liberté et de la félicité, qui doivent affranchir leurs disciples de Dieu et de ses devoirs. Là où ces mots ne suffisent pas, on y ajoute, comme appoint, celui de nationalité.—A continuer.

Paris.

### LES DOMINICAINS AUX CARMES.

A toutes ces mains qui cherchent un appui à ces regards déçus où luit à peine une dernière espérance, à toutes ces créatures humaines qui d'un bout de l'Europe à l'autre implorent aujourd'hui un refuge, il ne faut pas se lasser de répéter : "Si vous voulez entrer dans la vie observez les commandements." La mort et tout ce qui lui appartient, toutes les épreuves, toutes les douleurs qui la précèdent et qui la suivent, tout cela vient du péché. La paix et la sécurité de la vie sont

(1) Wodan, fausse divinité des anciens Germains.

### FEUILLETON.

#### Un pèlerinage à la grande Chartreuse.

Par un beau soir d'été, quand l'air est pur et le ciel sans nuages, on aperçoit dans le lointain, du côté de l'est, une ligne blanche qui rase la terre et marque la limite d'un vaste horizon. Si l'étranger de passage dans notre ville demande ce que c'est que cette ligne, le voyageur peut répondre avec orgueil : c'est la naissance des Alpes, le premier étage de cet amphithéâtre gigantesque qui superpose ses gradins de la colline à la montagne, de la montagne au glacier, du glacier aux faltes sublimes du mont-blanc. Il y a là, dans notre France, à quelques lieues de nous, toute une petite Suisse en miniature, moins grandiose sans doute que l'Oberland, mais tout aussi fraîche, tout aussi pittoresque, tout aussi parfumée de fleurs, et où, grâce à Dieu, on ne se heurte pas à tous les coins de route contre un profil britannique. Avec votre permission je vais vous y conduire, cher lecteur, en prenant la première route venue, par exemple le 8 du mois de septembre (vieux style) ou comme le disent nos aimables grands parents, le 18 fructidor, an LVII, de la république une et indivisible, démocratique, pacifique, sociale et éternelle, (sic). Le matin de ce jour nous partions de Grenoble par la grande Chartreuse. Grenoble est une ville dans la plus charmante, non, dans la plus belle posi-

tion qu'on puisse imaginer. Entre deux lignes de montagnes parallèles, l'Isère s'est creusé un lit qui roule comme une nappe mouvante et argentée sur un lit de gazon. De gracieux villages cachés dans les bouquets d'arbres s'échelonnent sur ses bords. Quelques vignes, des prairies, surtout de grands vergers, remplissent le fond de la vallée et se relèvent en pente douce à la base des montagnes. Devant Grenoble, au milieu de la vallée, le Drac vient mêler ses eaux à celles de l'Isère, et l'eau, en remontant son cours, s'enfonce sur la route des hautes Alpes, entre deux autres chaînes, à des profondeurs infinies. Rien n'est plus beau que la vue de ces montagnes par une matinée de septembre. Les brumes condensées de la nuit flottent au sommet des cimes comme des panaches de vapeur. Le soleil levant les dore, les pénètre, fond ces vagues écumantes, et les rejette en rosée dans la plaine. Alors toute la majesté des Alpes respirent sous le ciel d'azur, et l'âme, s'élevant, pour ainsi dire, à ces hauteurs sublimes, y rêve au-dessus des mondes et des espaces, la grandeur de Dieu.—Pour aller de Grenoble à la Chartreuse, il y a deux chemins. L'un descendant l'Isère jusqu'à Voreppe, tourne les montagnes par une pente plus adoucie, remonte avec le cours des torrents, et, par une suite de gorges encaissées, permet d'arriver au couvent à dos de mulet. C'est le chemin que prennent les enfants, les femmes, ceux qui ne craignent pas six heures de voyage en voiture ou sur le dos d'un animal renommé par sa prudence, ceux en un mot qui pour aller à la demi-lieue, pen-

sent qu'il faut nécessairement passer par Voise. Les touristes, les amateurs, les pèlerons vigoureux, préfèrent la route du Sappey, plus pittoresque, plus pénible, et s'élevant d'abord en ligne presque droite au dessus de la ville, l'espace de deux lieues.—C'est cette route que nous suivions. Arrivés sur le sommet du plateau nous nous retournâmes pour jeter un dernier regard sur le panorama qui se détachait à nos pieds dans le fond des vallées. Des hauteurs où nous nous trouvions alors, Grenoble ne paraissait qu'un amas confus de maisons perdues dans les bosquets, d'où des sentiers jaillissent çà et là quelque flechejaigle. Pour arriver au Sappey nous traversâmes de grands bois de sapins et une étroite chaussée coupée de distance en distance par des cascades et des troncs d'arbres. C'est par cette chaussée que les habitants des montagnes amènent à la ville les sapins dont l'aventure forme leur seule ressource. Ces sapins roulent plutôt qu'ils ne descendent sur des pentes rapides, puis l'Isère les emporte avec le torrent de ses flots jusqu'à la grande artère du Rhône.—Une onde soudaine nous engagea à chercher un refuge dans une grange à moitié ruinée. En attendant la fin de la pluie, un de nos compagnons tira sa palette, broya des couleurs, et se mit à dessiner sur la porte une Ste. Vierge avec l'enfant Dieu dans ses bras, puis il grava au bas de cette image improvisée, cette inscription en lettres rouges. La Vierge du Sappey. Sans doute que quelque père, en entrant dans la grange, aura pu croire à un miracle du grand père qui a dessiné ces montagnes, et assis

les rochers sur leurs bases de granit. Après avoir traversé le Sappey, pauvre petit village où la civilisation n'a pu établir qu'un cabot, on marche pendant une heure entre des prairies d'un beau vert, puis la gorge se resserre, les bois, recouverts et on arrive tout à coup à la sortie d'un fourré très épais d'où la vue plonge sur un immense amphithéâtre fermé de toutes parts par les montagnes de la Chartreuse. C'est un bassin naturel couronné dans tous ses contours, par une ceinture de neiges. Sous les neiges, des bois de sapins à la couleur sombre, dans le fond, des prairies, quatre ou cinq hameaux, et au centre le clocher de St. Pierre de Chartreuse. Ils semblent que la nature ait voulu se créer un coin inaccessible, oublié du reste de la terre et où ses amants peuvent adorer dans toute la beauté de sa pureté native. Un petit ruisseau coule dans le fond de cette immense arène. Nous suivîmes sa pente, bien assurés qu'il devait trouver son issue quelque part, et cependant l'en haut, la vue ne rencontrait partout qu'une ceinture infranchissable de 3 à 4 mille pieds à pic. Tout à coup une gorge se présenta, marquée dans toute sa hauteur par un rideau de sapins. La montagne était pour ainsi dire fendue par un gigantesque coup de hache, et ses deux parties séparées en bas par une distance de 50 à 60 pieds, semblaient en se relevant se confondre à leur cime, où une raie blanche parfois noyée dans les arbres, marquait seule la direction du ciel. Qu'on se représente les deux murs d'un corridor ; aucune comparaison ne fait mieux comprendre ce qu'est cette

partie de la route, sans l'infini des proportions. Pendant 20 minutes à peu près, la route cotoie le torrent, et rempli seule avec lui toute la largeur du défilé. Des hommes résolus y tiendraient tête à toute une armée, et l'on voit encore les ruines d'un petit bâtiment placé à cheval sur les eaux comme pour en fermer le cours.—Plus bas, et à la rencontre du chemin qui arrive à Grenoble par Voreppe et St. Laurent du Pont, le défilé s'élargit, on revolt le grand jour et à la droite la route se relève en pente très rapide jusqu'à la Chartreuse, placée entre le ciel et la terre au point où la montagne ceux pour ainsi dire d'être praticable et a marqué à l'homme la limite suprême où il pouvait le plus se rapprocher de Dieu.—Partis de Grenoble à dix heures du matin, il était sept heures du soir quand nous arrivâmes dans la grande cour qui s'étend en face du monastère. Frère Jean Marie, prévenu de notre arrivée, s'empressa de nous introduire dans une vaste salle, où six voyageurs étaient réunis après d'un bon feu. Frère Jean Marie jouit d'une réputation Européenne. Alexandre Dumas lui a consacré une de ses pages les plus touchantes et piquantes, et tous les voyageurs qui ont passé à la Chartreuse, consentent à coup sûr le souvenir de sa face placide, de son affabilité et du sourire inaltérable, qui erre sur ses lèvres. Il est vieux, sa tête est déjà profondément courbée, et sa barbe toute blanche. Malgré cela, sa démarche est prompte, et sa vivacité toute juvénile, surtout lorsque vous lui demandez un petit service. Un homme expert, frère Jean Marie sait quo